



**Song Yu 宋裕<sup>1</sup>**

**En mémoire du professeur  
Madame Lin Wenyue  
林文月**

明报月刊 *Ming Pao Monthly*, juillet 2023

Traduction et notes :  
Michel Masson, avec la collaboration de Jacqueline Pigeot

Etudiante, puis enseignante pendant 40 ans à l'Université Nationale de Taiwan (« Taida »), Lin Wenyue a en 1993 pris sa retraite du département de littérature chinoise et a ensuite été professeur invitée à Stanford, Berkeley et Charles University à Prague.

### **Une jeunesse shanghaienne**

Lin Wenyue est née à Shanghai en 1933. Mais, elle était une Taiwanaise pur-sang : son père était de Zhanghua, sa mère de Tainan.

Son père Lin Boqin, né dans dans la famille Liu de Xizhou, fut adopté par la famille Lin de Beitou.<sup>2</sup> Il avait cinq ans quand son père adoptif décéda ; c'est donc sa mère adoptive Xingquin qui s'occupa de lui. Le jeune Lin Boqin alla à l'école pieds nus et, après les classes, il colportait à grands cris « œufs à la saumure ! ». Dans ces conditions de grande pauvreté, on combinait études et travail. Par la suite, ses bons résultats scolaires lui valurent une bourse pour aller étudier à Shanghai à la branche de l'Institut de la Culture d'Asie Orientale<sup>3</sup> établie là par les Japonais. C'était le premier Taiwanais admis dans cette école. A la fin de ses études, il fut employé par la succursale shanghaienne de la Corporation Mitsui, dans le commerce immobilier. Et c'est dans un des immeubles de la rue Jiangwan<sup>4</sup> que naquit et passa sa jeunesse Lin Wenyue.

---

<sup>1</sup> Song Yu, Editeur général des manuels de littérature chinoise pour les lycées/Editions Hanlin.

<sup>2</sup> Lin Boqin 林伯秦 溪州刘姓 北头镇 林家.

<sup>3</sup> 东亚同文书院.

<sup>4</sup> Rue Jiangwan 江湾路.

Sa mère Lian Xiadian était la fille aînée de l'auteur de *L'histoire générale de Taiwan*, Lian Heng<sup>5</sup>. Lian Heng a eu huit petits-enfants qui, outre Lian Zhan étaient tous ou toutes des *waisun* 外孙 (nés des filles) et Lin Wenyue était l'aînée de celles-ci. En 1933, Lian Heng et son épouse quittèrent Taiwan pour Shanghai. Le gendre Lin Boqin habitait à proximité ; dans sa vieillesse, tenant la petite main de sa bien-aimée petite-fille, il se promenait dans le parc de Hongkou. Au décès de Lian Heng, Lin Wenyue avait quatre ans.

Sa famille habitait dans la concession japonaise de Chapei, et le plus simple était d'aller à l'école japonaise où sa sœur et elle devinrent les seuls enfants taiwanais. Les enseignants et leurs camarades les regardaient d'un œil étonné mais sur tous les plans ses résultats étaient excellents. Cependant, il y a une chose qui la chagrinait toujours : en dépit de tous ses efforts et même si elle était en tête de sa classe, elle n'était jamais « Chef de classe », parce qu'elle était taiwanaise. Même si elle parlait couramment japonais et sa manière de vivre se rapprochait de celle des Japonais, rien n'y faisait. Son père lui avait promis de lui offrir des patins à glace si elle devenait « Chef de classe », mais comme son professeur principal japonais insistait qu'elle ne pouvait être que « Sous-chef de classe », elle n'a jamais eu cette paire de patins étincelants.

Durant ses années d'école, son plus grand souci était la Fête des Mères et Soeurs aînées à l'école. Dans son livre *Mes études dans le département de chinois*<sup>6</sup>, il y a un chapitre « L'adolescence » avec ce morceau en prose :

Parce que ma Mère au milieu de ces Mamans japonaises avait une tout autre apparence, surtout avec sa longue chevelure nouée en chignon derrière la nuque ; c'était là la coiffure standard de la plupart des jeunes femmes de Shanghai, et je n'avais pas une camarade dont la mère se coiffait ainsi. Chaque fois que ma Mère venait à l'école je me dérobaï de peur qu'elle ne m'adresse la parole. Mais, il y avait des jours où l'école invitait les parents à venir dans les classes assister aux cours. Les mères de certains camarades venaient en splendides kimonos à la grande fierté de leurs enfants. Mais la venue de Mère était un grand embarras pour moi, car les autres élèves se faisaient des signes : essayant de deviner de qui était-elle la maman ? Je n'avais qu'une envie : m'échapper de la classe. Certes, j'étais la seule Taiwanaise de la classe, mais habituellement cela ne se voyait pas trop ; c'est seulement quand Mère venait à l'école que la différence sautait aux yeux et que je devenais toute bizarre et cela avec beaucoup de répercussions : pendant plusieurs jours, je devenais l'objet des murmures de tout le monde.

Ces circonstances de sa jeunesse laissèrent des traces indélébiles. Par exemple, lorsque par la suite elle parlait taiwanais, on lui faisait des compliments : « Oh ! Comme vous parlez bien taiwanais ! », elle informait simplement son interlocuteur qu'elle était une Taiwanaise pur-sang ; l'autre alors la dévisageait avec étonnement n'osant pas y croire. A d'autres moments, quand elle parlait japonais avec des Japonais ou des Chinois vivant au Japon, on s'exclamait sur la beauté de son japonais qui n'avait aucune tonalité du taiwanais.

Elle était en cinquième année d'école primaire l'année de la défaite japonaise en 1945. Taiwan fut libérée et les Japonais de Shanghai repartirent au Japon. Du coup, l'école primaire japonaise ferma et Lin Wenyue continua ses études à la maison ; dans la confusion générale, les livres donnés à son frère par les Japonais devinrent de bons compagnons pour

---

<sup>5</sup> 莲夏甸. 莲横 (1878-1936), auteur de “台湾通史” (publié à Taiwan en 1920-21). Lian Zhan 连战 (1936- ), Vice-Président de la République de Chine (1996-2000), et Président du Kuomintang.

<sup>6</sup> 读中文系的人

occuper son temps et c'est ainsi qu'elle entra en contact avec la littérature japonaise aussi bien que mondiale.

## **Retour au pays**

A cette époque ce fut le bouleversement dans la Concession japonaise et les résidents japonais devinrent comme des chiens errants. Des Shanghaiens profitèrent de l'occasion pour emporter le mobilier laissés par les Japonais ; certains bons à rien envahirent même et pillèrent les maisons de Japonais encore sur place. Lin Wenyue avec son frère aîné et sa sœur cadette, cachés derrière la petite fenêtre de la salle de bains au second étage, observaient à la dérobée les scènes chaotiques de la rue. A la porte de leur maison se déployait le grand drapeau de la République de Chine, elles étaient donc en sécurité. Cependant, leurs parents ne les laissaient pas sortir. Avec son frère et sa sœur, elle ne comprenait pas bien ce qui se passait, mais il y eu bien vite des canailles locales à s'attaquer à sa famille et raconter que leur père travaillait pour Mitsui, les traitant de « chiens à la suite des diables japonais », de « traîtres ».

Evidemment, avec la débandade des Japonais, l'entreprise Mitsui à Shanghai ferma ses portes. L'oncle de Lin Wenyue, Lian Zhengdong qui avait participé aux travaux du gouvernement pour la reprise de Taiwan, fut le premier en octobre 1945 à rentrer à Taiwan. La tante paternelle amena le cousin Lian Zhan de Chongqing à Shanghai, tandis que la tante maternelle y arrivait de Nanjing. En février 1946 les trois familles s'embarquèrent ensemble pour Taiwan.

Au départ de Shanghai, il gelait et tous étaient emmitouflés, mais quand le bateau arriva à Keelung, c'était la grande chaleur et des enfants pieds-nus colportaient à grands cris « esquimaux glacés » ! En voiture jusqu'à Taipei, c'étaient partout des chaînes montagneuses tandis que des grands cocotiers se balançaient des deux côtés de la route. C'était tout nouveau pour elle, et elle était tout excitée à la découverte de cette nouvelle patrie.

Au début sa famille demeura à Dongmenting (maintenant Jen'ai lu)<sup>7</sup>, puis elle entra en sixième année à l'école primaire Wanhua Laosong<sup>8</sup>. Au début elle ne comprenait pas le taiwanais de ses camarades, ou bien ils parlaient un japonais teinté de taiwanais, et elle ne comprenait pas non plus. Cette Taiwanaise arrivant du Continent était une surprise pour tout le monde.

Lin Wenyue avait grandi à Shanghai, mais avait reçu une éducation japonaise ; elle pouvait parler shanghaien, mais pas le mandarin, et ne connaissait pas beaucoup de caractères chinois. C'est donc après beaucoup d'efforts qu'elle put, au bout d'une demi-année, entrer au Lycée de filles n°2.

---

<sup>7</sup> 东门町 仁爱路.

<sup>8</sup> 万华老松國小.

## Les études littéraires : l'occasion

A l'époque de son lycée, il n'y avait pas encore de concours national d'entrée à l'université ; les candidats pouvaient se présenter à seulement trois universités et pour un seul département. (...) Finalement, en dépit de son attrait pour la littérature étrangère, elle fit sa licence et sa maîtrise au département de littérature chinoise à l'Université Nationale de Taiwan (« Taida »), puis y enseigna jusqu'à sa retraite.

Dans sa jeunesse, Lin Wenyue a été tout un personnage sur le campus de Taida. Dans les réminiscences des écrivains de sa génération, elle était l'idole des étudiants, avec son grand goût littéraire et son excellente plume (...) En troisième année de licence, influencée par la « littérature de terroir » alors en vogue, elle publia un roman décrivant une vieille veuve de la campagne se remémorant la vie du temps de son époux. Elle en était très satisfaite, mais le professeur Tai Jingnong<sup>9</sup> remarquait : « C'est bien écrit, mais ces deux villageois semblent sortis de l'université ! »

Cette remarque réveilla Lin Wenyue : il ne suffisait pas de s'appuyer sur son imagination et ses émotions, il fallait aussi s'ouvrir au monde extérieur et aux souffrances des gens. Elle décida alors à ne plus écrire de romans, de se consacrer à des essais en prose. Tai Jingnong l'y encourageait, voulant qu'elle exprime sa vie intérieure. Pour lui, disait-elle, les écrits en prose doivent être âpres : les lire comme manger de l'olivier de Chine, plus on mâche plus il y a du goût, et il l'invitait à condenser son écriture.

Mais sa principale profession était l'enseignement et la recherche académique, des heures plongées dans des documents, des index et des fiches pour analyser une question. Pas d'expressions sophistiquées dans ses écrits ; elle préférait utiliser des mots simples, rarement citait des poèmes. Comme les Anciens, elle savait utiliser ses propres mots pour composer des œuvres toutes simples, mais savoureuses. Elle estimait qu'un bon texte devait éviter le sentimentalisme, exprimer une vraie pensée, de vrais sentiments, en fidélité à soi. Elle citait William Somerset Maugham : « Un bon essai doit être comme le style de conversation d'une personne cultivée ». D'abord la clarté, et l'ingéniosité.

Sous sa plume, elle manifeste la vérité impérissable de l'existence, comme elle explique : « Peut-être, c'est que naturellement j'aime la beauté et ma plume suit ce que je ressens. Il y a certes de nombreuses horreurs dans le monde, mais il y a beaucoup de personnes qui les dévoilent ; pour moi, je propose le vrai, le bon et le beau, pour donner de l'espoir.

Mme Qi Jun n'épargne pas ses louanges : « Ce qui est remarquable c'est le charme de cette simplicité d'expression ; les sentiments qui percent à travers ce style tout naturel, et ainsi nous émeuvent de manière exceptionnelle ».

## S'épuiser à traduire les célèbres ouvrages japonais

Quand elle était à l'université, les Editions Orientales lui confièrent la traduction d'ouvrages japonais : *Sainte Jeanne d'Arc*, *Madame Curie*, *Florence Nightingale*, *La Dame aux Camélias*, *Les Quatre filles du Docteur March*, *Le Comte de Monte-Cristo*.

---

<sup>9</sup> Tai Jingnong 台静农 (1903-1990).

En 1969, Lin Wenyue obtint une bourse d'une année à Kyoto pour y faire des recherches sur l'influence de la culture chinoise de l'époque des Tang (618-907) sur la littérature japonaise de la période Heian (794-1185). Dans ce but elle commença à s'intéresser aux classiques de la période Heian et particulièrement au *Dit de Genji*<sup>10</sup> et de ses liens avec la culture chinoise. Le *Dit de Genji* repose sur un histoire à la Cour au XI<sup>e</sup> siècle ; il est écrit en vieille écriture *kana* incompréhensible pour beaucoup de Japonais aujourd'hui. De plus, son style compliqué, truffé d'allusions littéraires, en rend très difficile la lecture.

Après son retour à Taiwan, en vue d'une publication scientifique, Lin Wenyue traduisit le premier chapitre du *Dit de Genji* : « *Kiritsubo, Le Clos aux Paulowniers* ». <sup>11</sup> Comme les lecteurs demandaient la suite, la traduction de l'ensemble du *Dit de Genji* l'occupa pendant cinq ans et demi. Ensuite, elle traduisit aussi *Notes de chevet* et le *Journal intime d'Izumi Shikibu*<sup>12</sup>, autres célèbres œuvres de la période Heian. En 1994 elle reçut le Prix national de la Traduction. Tout récemment elle termina la traduction de deux nouvelles de l'écrivaine Ichigô Higuchi (1872-1896) *Epaule contre épaule* et *Les eaux troubles du fleuve*<sup>13</sup>.

Lin Wenyue n'était pas ambitieuse, elle ne faisait pas de plans. Elle répondait plutôt passivement à des requêtes d'autrui. Mais, elle avait une force d'âme et une constance qui faisait que dans la recherche, comme dans la création ou dans la traduction, elle savait découvrir de nouveaux horizons. En outre, elle s'adonnait de tout son cœur à la peinture, la cuisine, et même la broderie. Selon le professeur Ji Pangyuan<sup>14</sup> : « un vrai modèle de la femme moderne ».

### *Un tempérament attristé*

Lin Wenyue a grandi dans une famille aisée, et sa vie se déroula sans problèmes ; souvent regardée avec admiration, elle avait cependant un tempérament porté à la mélancolie et que trahissait son regard. Comme la décrivait Qi Jun<sup>15</sup> : « En public au milieu de beaucoup de gens elle écoutait attentivement en silence ce que disait les autres inclinant la tête avec un léger sourire approbatif, charmante et grave de maintien, comme une tige d'orchidée ».

*Lian Zhendong* espérait qu'elle chérirait précieusement son propre savoir. Son oncle maternel dit à la jeune Lin Wenyue : « Votre grand-père maternel a transmis à votre mère son talent littéraire. En ces temps-là votre mère avait une bonne plume, malheureusement les longues années de la vie domestique l'ont fatiguée et ne lui ont pas permis de progresser. Heureusement, toi tu as reçu une part de cet héritage. Il te faut chérir ton savoir et les occasions ». Là-dessus il se déplaça lentement jusqu'à la bibliothèque d'à-côté, cherchant à tâtons sur un rayon et en tira un vieux sac en *kraft paper* qu'il donna à Lin Wenyue. Ce sac contenait, sur cliché de plomb, une calligraphie de son grand-père maternel : « Vieil air du

---

<sup>10</sup> Période Heian 平安时代. *Dit de Genji* 源氏物語.

<sup>11</sup> « Le Clos aux Paulowniers » 桐壺

<sup>12</sup> 枕草子 ; 和泉式部日記.

<sup>13</sup> 樋口一葉 : “比肩”, « 濁江 ».

<sup>14</sup> 齊邦媛.

<sup>15</sup> Qi Jun 琦君.

Prunier du temple du Prince de Yanping »<sup>16</sup>, un hymne enthousiaste et héroïque. Et il demandait à Lin Wenyue d'en prendre grand soin.

---

<sup>16</sup> « 延平王祠古歌. » Ce « Prince de Yanping » est l'opposant à la dynastie mandchoue, connu sous le nom de Zheng Chengong, *alias* Koxinga (1624-1662).